

## Mémoires de la Première Guerre mondiale

RICHARD, Béatrice (dir.) – *La Grande Guerre de Paul Caron. Chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 268 p.

BIELER, Philippe – *Onward dear Boys: A family memoir of the Great War*. Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014, 315 p.

Les publications de témoignages et de carnets de combattants sur la Première Guerre mondiale se multiplient dans le contexte du centenaire de l'événement. Cette floraison n'est pas que conjoncturelle. On peut soutenir, à l'instar de Jay Winter, l'un des grands historiens de la mémoire de 14-18, que l'intérêt pour l'analyse des récits personnels de guerre répond à la primauté du moi dans nos sociétés actuelles. La guerre, épreuve collective s'il en est, est analysée de plus en plus aujourd'hui comme une expérience subjective, vécue (ou subie) non pas par des masses mais par des millions d'individualités. D'interminables sources le permettent : aux milliers de carnets de notes maculés de boue et de sang, aux nombreux mémoires rédigés *a posteriori*, se greffent des dizaines de milliards de lettres et cartes échangées entre le front et l'arrière. Malgré le ravage du temps, ces témoignages sont si nombreux qu'il en reste pour des décennies de recherche. Dans leur immense majorité, les sources qui ont été préservées dorment dans des greniers ou des fonds privés. Des initiatives comme Europeana 1914-1918 ([www.europeana1914-1918.eu](http://www.europeana1914-1918.eu)) visent à rendre accessibles au plus grand nombre ces archives inédites. Au Canada et au Québec, bien que des projets moins ambitieux se développent (par exemple [www.canadianletters.ca](http://www.canadianletters.ca)), l'accès passe encore par le circuit traditionnel de l'édition. Des maisons comme Athéna Éditions ont senti l'intérêt de suivre cette voie, notamment par le biais des éditions critiques de textes réalisées par Michel Litalien et Marcelle Cinq-Mars.

Les deux ouvrages recensés ici participent de cet intérêt. Béatrice Richard a remis au jour, dans une rigoureuse édition critique, les lettres écrites par le légionnaire québécois Paul Caron, engagé volontaire dans la Légion étrangère française dès l'automne 1914, mort sur le champ de bataille en avril 1917. Ses lettres ont été publiées à l'époque dans deux journaux, *Le Devoir* et le *Peuple de Montmagny*. Philippe Bieler, pour sa part, a rendu public un corpus croisé de sources, celles de sa propre famille, les Bieler, immigrés suisses de haute facture : le père Charles, pasteur, arrive au Québec comme professeur à McGill, tandis

que la mère, Blanche Merle d'Aubigné, elle-même fille de pasteur, est issue de la grande noblesse française puis suisse. Protestants, francophones mais polyglottes, la famille s'est établie au Québec en 1908 et quatre des fils, dont on suit le parcours tout au long de l'ouvrage, se sont engagés dans le conflit au sein du corps canadien.

L'approche éditoriale des deux ouvrages est foncièrement différente. Béatrice Richard a produit une introduction de 24 pages particulièrement réussie, très bien documentée et au fait de l'historiographie la plus récente. L'historienne au Collège militaire royal de Saint-Jean replace le récit de Caron dans un cadre plus vaste, celui de la guerre en général mais aussi du conflit vu du Canada, et le confronte aux travaux sur les témoignages de combattants. Sont présentées ensuite les 33 lettres de Caron, qui projettent une vision singulière du conflit, celle d'un Canadien français, ultramontain, antisémite, amoureux de la « France éternelle » – c'est-à-dire tout à l'opposé de la République laïque post-dreyfusarde du début du XX<sup>e</sup> siècle –, proche spirituellement de l'Action française de Maurras. L'appareil critique est au rendez-vous, Richard n'étant pas avare de notes autant biographiques que contextuelles et historiographiques pour faciliter la compréhension des propos de Caron. Le travail est exemplaire.

La démarche de Philippe Bieler est quant à elle plus déconcertante et se place sur un autre registre. Non académique, elle laisse davantage place à l'émotion. Philippe est en effet le fils de Jean, aîné de la fratrie combattante, et il rend hommage dans ce livre à ses ascendants, dont les parcours sont, il est vrai, impressionnants. S'entrecroisent tout au long de l'ouvrage trois groupes de textes, typographiquement différenciés : le premier, rédigé par Philippe Bieler, met en contexte les lettres de son père et de ses oncles selon diverses coupures chronologiques correspondant aux grandes étapes du conflit vécu par les quatre fils, qui participent aux événements militaires majeurs de l'armée canadienne (Ypres, la Somme, Vimy, Passchendaele, le canal du Nord, etc.). Le deuxième est constitué d'extraits d'une source exceptionnelle, soit le manuscrit *Nos origines. Mémorial de la famille des Bieler-Merle d'Aubigné*, rédigé entre 1925 et 1940 et co-signé par les deux grands-parents de l'auteur, Charles et Blanche, bien que l'œuvre soit surtout celle de la seconde, figure tutélaire de la famille. Ce document agit comme une seconde mise en contexte; le récit des parents relate en effet, non sans fierté et angoisse, les aventures de leurs fils en Europe. Le troisième « texte », qui occupe la majorité de l'ouvrage, est finalement formé des lettres des quatre fils, dont un seul – Philippe, du même prénom que l'auteur donc – succombe pendant la guerre. Des quatre, Étienne est le scripteur le plus assidu; Philippe, le plus inspiré; André, le plus bref; Jean, le moins prolixe. Le manuscrit familial de même que les lettres des fils Bieler, écrites en français, ont tous été traduits par l'auteur.

De ces deux ensembles de sources ressort tout le jeu du dit et du non-dit, de la mise en récit à différents niveaux de l'expérience de guerre.

D'un côté, il y a la personnalité atypique de Caron. L'homme a déjà l'originalité de s'enrôler non pas dans le corps canadien en formation mais bien dans l'armée française, car il refuse de joindre une armée britannique, estime-t-il, aussi

impérialiste que celle contre laquelle la France se bat. Caron personnifie en ce sens toute l'ambiguïté de la population canadienne-française face au conflit qui éclate en Europe, alors que gronde le ressentiment face aux politiques anti-francophones au pays – pensons au fameux règlement 17 en Ontario. Le jeune homme a une prétention littéraire; sans être journaliste de guerre – Béatrice Richard rappelle que ce « métier » n'apparaît qu'en 1917 –, Caron ne perd jamais de vue l'idée qu'il s'adresse avant tout, par le biais des lettres qu'il envoie à sa sœur Mélidine – rédactrice au *Peuple de Montmagny* – qui les transmet ensuite aux journaux, à un lectorat large et diversifié, entre les urbains et bourgeois du *Devoir* et les provinciaux du *Peuple de Montmagny* – ce qui explique également les légères variantes dans les textes publiés, que Richard a bien notées d'une lettre à l'autre. Les phrases de Caron sont ciselées, construites, elles imitent tant bien que mal le style d'une certaine littérature française du début du siècle : descriptions des lieux, tableaux des situations, portraits des individus selon des formules convenues, sans négliger la fausse modestie de l'écrivain qui cache mal une certaine vanité. Caron *raconte* la guerre et s'y met en scène. Il s'estime appartenir à une classe particulière, celle des lettrés, et il détonne il est vrai de la faune bigarrée qui compose la Légion étrangère française (Caron décrit d'ailleurs quelques-uns de ses camarades de combat dans sa lettre de janvier 1915). Pour mieux faire comprendre l'expérience d'immersion de Caron, Béatrice Richard renvoie judicieusement au travail de Nicolas Mariot (*Tous unis dans la tranchée ?*, Seuil, 2013), qui a magnifiquement montré le désarroi d'une poignée d'intellectuels français, exaltés de la guerre partis au front – bien qu'ils eurent pu s'en soustraire –, qui ont pris au mot l'idée de l'union sacrée et cru qu'ils pouvaient transcender les clivages sociaux en allant combattre aux côtés des ouvriers et des ruraux sur le champ de bataille lui-même, pour constater amèrement, au final, que la classe était parfois un facteur d'opposition encore plus fort que l'appartenance nationale.

L'ouvrage de Bieler reproduit de son côté une correspondance à plusieurs voix. Il y a bien sûr ici aussi une mise en récit, moins consciente cependant que chez Caron. Le contexte d'écriture n'est pas le même. Les lettres de guerre des Bieler, adressées à leurs parents, sont forcément plus personnelles, en plus d'être soumises à la censure. Elles reprennent les tropes de la correspondance familiale déjà mis en lumière par l'historiographie : ton souvent étrangement léger, accent sur le quotidien, mots rassurants sur l'état de santé, tendance à minorer les dangers du combat pour ne pas générer l'inquiétude de l'arrière, etc. Cela n'interdit pas cependant des fulgurances où la violence, submergeant l'expérience, est déversée, involontairement ou non, dans le propos. Les fils connaissent en effet tour à tour l'expérience du feu et de l'horreur, qui se lit en creux. Au terme de la terrible bataille de Sanctuary Wood, en juin 1916, qui a décimé le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, régiment de Philippe et d'André, ce dernier écrit à sa mère, de l'hôpital Casmiers où il soigne sa blessure : « Je ne crois pas que je puisse vous décrire vraiment l'attaque allemande, mais elle était terrible, particulièrement le bombardement. C'est comme si nous étions dans un bateau, tant le sol bougeait sous nos pieds. J'ai été enterré deux fois et, heureusement, on m'a rescapé. J'ai perdu tout mon équipement et mes menus souvenirs (à l'exception de quelques

photos) – un tir de mortier les a envoyés à des centaines de pieds dans les airs » (102). En septembre 1916, Philippe, légèrement gazé dans la bataille de Courcellette, revient au combat en intégrant une compagnie de mitrailleuses, et confie à ses parents : « Je dirais que cette expérience est unique et je n’aurais voulu la rater pour rien au monde, maintenant qu’elle est terminée » (130)... Deux mois plus tard, c’est au tour d’Étienne de poser un regard rétrospectif sur la bataille de la Somme dans une courte lettre de trois lignes, qui dit l’ironie devant le spectacle de la destruction et l’espoir de sa conclusion : « Ma chère mère, ça y est, nous laissons derrière nous tous ces signes de la civilisation et pénétrons de plus en plus profondément dans un lugubre désert de ruines, de boue poisseuse, de cratères d’obus. Bravo ! Nous terminerons peut-être avant Noël cet immense nettoyage » (132).

L’expérience de guerre des Bieler est certes bouleversante, et pour l’un tragique, mais la guerre permet aussi à deux d’entre eux, grâce à leur habitus de classe et à leurs compétences *ante bellum*, de progresser dans l’armée et d’acquérir du capital social. Tandis que Jean deviendra administrateur de l’hôpital militaire canadien numéro 3 de Boulogne, Étienne sera promu lieutenant dans une brigade d’artillerie, avant d’obtenir un poste à la division anti-sous-marine. Au terme de la guerre, les trois survivants entreprendront des carrières enviables : Jean, à la Société des Nations, avant de revenir au Québec à partir des années 1940 pour intégrer la haute fonction publique québécoise, culminant comme sous-ministre des Finances; Étienne sera un chercheur en physique reconnu internationalement et travaillera avec les sommités que furent Ernest Rutherford et James Chadwick; André, de retour au pays les poumons brûlés par les gaz, deviendra un artiste-peintre reconnu, professeur à Queens et premier président de la Fédération canadienne des artistes. Nul doute que le jeune Philippe, mort en 1917, à 19 ans, d’une maladie contractée au front, aurait connu un destin professionnel aussi reluisant que ses frères.

Quelques mois plus tôt, en avril 1917, mourrait également l’aspirant Paul Caron, lors d’un assaut devant le fort de Brimont, au cours de la tragique bataille du Chemin des Dames. Une mort glorieuse, héroïque, la seule qu’aurait souhaitée le Canadien français expatrié : il est cité à l’ordre de l’armée et obtient à titre posthume la médaille militaire. N’ayant pas participé aux grandes offensives de l’armée française – son regret, affirme Richard, est d’avoir raté Verdun –, il a parcouru le front d’une zone à l’autre, autant d’occasions pour lui de parcourir son pays d’adoption. La guerre que Caron mène contre les ennemis de la France, il la mène aussi, souligne judicieusement Richard, au nom de valeurs conservatrices, et d’une forme de religiosité eschatologique. L’épreuve qui accable la France est en effet, pour lui, expiatoire. Le récit officiel de sa mort, sur lequel se conclut le propos introductif de Richard, inscrit son sacrifice dans le sillon du combat salvateur : « En avant ! C’est pour la France ! Vive la France ! ». L’ensemble de son courrier adressé à ses compatriotes canadiens-français peut se lire ainsi comme un vœu performatif : les Poilus tiendront, sereins devant l’adversité, au nom d’une patrie qui se purifiera dans la victoire.

Des millions d'individualités perdues dans une tragédie collective. Les lettres de Caron et celles des Bieler montrent que l'expérience de guerre est foncièrement rétive aux généralisations. Les deux ouvrages attestent en outre de la diversité des motivations combattantes, entre le Canadien français idéaliste qui joint une armée alliée, et quatre jeunes hommes, immigrants de fraîche date, qui s'enrôlent avec résolution, voire enthousiasme, dans l'armée du pays qui les a accueillis. Les ouvrages de Richard et Bieler n'auront sans doute pas le même lectorat car ils n'ont pas la même visée – le premier est plus rigoureux et présente la source dans les règles de l'art, le second est plus impressionniste –, mais ils peuvent néanmoins être appréciés autant par un public savant que par les spécialistes toujours en quête de sources pertinentes sur la Première Guerre mondiale.

Carl Bouchard  
*Université de Montréal*